

# Abderrahman

Nathalie Barbaras

Abderrahman fait tourner le crayon dans sa main. Il aime son mouvement régulier et il aime sentir la rugosité du bois mâchouillé dérapper sur ses lèvres. Ça l'apaise. Plus rien n'existe que la danse maladroite du bâton qui fait la roue entre ses doigts, qui absorbe tout. A commencer par le brouhaha des autres autour de lui, la voix de son institutrice, le bruit incessant des chaises qui frottent le sol. Le grand cahier sur sa table à vingt centimètres de lui disparaît peu à peu, comme disparaissent les lignes censées représenter des cases, des nombres, et quoi encore ? Il oublie. C'est si bon d'oublier. Viendra le moment où son nom retentira dans la classe, à moins que l'ombre de son institutrice ne s'approche et que son corps enveloppé de parfum ne vienne s'accroupir près de lui. Abderrahman ? Tu en es où ? Je ne te vois pas beaucoup travailler. Lâche-moi ce crayon. Tu as compris ce qu'il faut faire ? Vas-y, je reste à côté de toi. Bien obligé de s'y mettre, l'Abderrahman. Abdé, comme disent ses copains quand ils l'appellent dans la cour de récréation. Abdé comme disait son

oncle Idriss. Mais sa mère, non, jamais elle ne l'a appelé autrement que Abderrahman, laissant trainer la fin de son prénom comme un long corridor rempli de son souffle. Le souffle de sa mère quand elle le serrait contre sa poitrine sur le bateau au-dessus de la mer. Alors, reprend la voix près de lui, lis-moi ce nombre. Abderrahman lit soixante-treize. C'est ça, continue la voix mêlée au parfum de vanille chimique. Maintenant tu dois l'écrire en chiffres. Elle voudrait qu'il se mette au travail mais il a tant de mal à se concentrer, oh ! il n'est pas le seul, pense la maîtresse, les trois quarts de sa classe ont des problèmes d'attention. C'est effarant. En dix ans, qu'est-ce que je dis ? Cinq ans, c'est fou ce que ça s'est aggravé, c'est fou comme les enfants ne parviennent plus à se concentrer. Il y a les écrans, mais elle est certaine que ça ne suffit pas à tout expliquer. Il existe tant de raisons de ne pas trouver le calme dans ce monde. L'agitation est partout, du matin jusqu'au soir. Elle, par exemple, quand elle rentre chez elle après sa journée de travail, elle tombe sur son lit. Elle tombe comme une bête qui n'en peut plus, sans force. Rien ne pourra plus la faire avancer, ses gestes pèsent le poids de sa vie. Elle se couche de bonne heure et le matin dès la première sonnerie du réveil, son cœur se met à battre sauvagement, la peur s'élançe en elle au moment même où tout lui revient, la journée va encore lui demander tant de courage. Pour le moment elle doit puiser en elle la force de calmer l'impatience. Sinon elle n'ose imaginer ce qui se passerait. Si elle cessait de tenir son corps. Tenir comme on tient un enfant qui refuse d'avancer, tenir son esprit pour ne

pas qu'il étouffe de colère et d'impuissance, retenir les paroles qui pourraient s'échapper en hurlant qu'elle n'en peut plus de l'agitation continue des enfants autour d'elle. Elle s'en voudrait aussitôt d'avoir crié après eux, de ne pas réussir à faire qu'Abderrahman l'écoute, lui ou un autre, non, de ne pas y arriver, on lui en demande tellement, toujours plus, sans lui en donner les moyens. On : les parents, le ministère, l'état, le monde entier. Et le matin, en longeant les couloirs miteux jusqu'à sa classe refroidie plongée dans la pénombre, elle se demande pourquoi elle n'arrive pas à l'aimer plus son travail, pourquoi elle a peur que l'épuisement la consume peu à peu jusqu'à ce qu'elle devienne un petit tas de chair étalé sur le sol, rongée par l'amertume. Abderrahman s'applique. Son esprit est revenu dans la classe. Il ne pense plus à sa mère. Il pense à ce fichu sept qu'il trace toujours à l'envers. La maîtresse lui a donné un ruban de papier avec des flèches pour l'aider à écrire les chiffres dans le bon sens. Il s'en sert tout le temps. Mais ce sept avec son trait qui lui barre la jambe lui donne beaucoup de mal. Et ne parlons pas du cinq. Celui-là, le cinq, il ne l'aime pas. Il en est à la barre, il faut la former aussi droite que possible, avec soin. Il aimerait bien lui aussi qu'un trait barre ses mauvais souvenirs. Un gros trait noir, bien épais, pour effacer, pour faire que ça n'existe plus, que ça n'ait jamais existé. La mer sous leurs pieds qui ondulait et cognait comme un dragon, et le noir de la nuit. Les pleurs et la peur. Sa mère priant contre son oreille les bras enfermés autour de lui, il ne distinguait que le tissu de sa robe soulevée par la respiration saccadée, il s'accrochait à cette

respiration, au murmure des prières pour ne pas sentir le froid et les craquements de la coque, ne pas entendre non plus les cris des autres enfants, le mugissement des vagues et le noir autour d'eux comme une gueule ouverte. Enfin il a tracé le sept. Il est un peu gros, encore un peu de travers. Il le voit parce que à côté il y a le cahier d'Iris et le cahier d'Iris est aussi beau qu'un livre de poésie. Jamais il ne pourra faire aussi bien, il se demande comment elle s'y prend pour écrire ces armées de chiffres et de mots qui ressemblent à de jolies petites créatures. Il les imagine sortant en silence du cahier d'Iris pour venir dans le sien s'installer sagement sur ses lignes à lui. Alors la maîtresse ouvrirait grand la bouche Oh mais c'est magnifique Abderrahman ! Et tout s'arrêterait. Les longs cheveux châtain immobilisés dans leur balancement, ses yeux d'or sombre écarquillés, son teint pâle rendu plus pâle encore, presque translucide et son corps tout entier suspendu. Alors pendant un instant, peut-être dix secondes, on entendrait enfin le silence. Un vrai silence. Un silence qu'Abderrahman n'entend jamais. Sauf depuis quelques jours. Depuis qu'ils ont emménagé dans un véritable appartement, avec de véritables pièces et une véritable chambre. Avec un miroir devant lequel il aplatit ses cheveux avec de l'eau pour leur donner la forme qu'il souhaite et vérifier sa chemise. Abderrahman a toujours aimé être bien mis. Il a beau n'avoir que huit ans, c'est important pour lui. Il n'aime pas qu'une poussière ou une tache apparaissent sur son pantalon. Il les chasse, d'un mouvement sec de la main. Parfois, il continue à promener sa main sur le tissu avec douceur, il la

regarde tomber et se soulever, jouer sur sa jambe et frôler l'étoffe. Et l'effort est immense pour s'arracher à sa contemplation.

Le crayon s'est remis à danser entre ses doigts. Bientôt il faudra le tailler. Et arrêter de le mâchouiller sinon il va finir par se casser. Il fait sa roue dans un sens, dans l'autre, maladroit, comme son sept. Abderrahman l'observe et il ne le voit plus, il voit le visage de sa mère. Il pense à tout à l'heure quand il la retrouvera, elle et sa petite sœur. C'est grâce à elle qu'ils ont quitté le centre lorsqu'elle est née il y a six mois. Awa. Sa petite sœur. Ensuite il a fallu attendre un peu qu'on leur trouve l'appartement. Tu avances, Abderrahman ? Tu n'en es que là ? Elle se retient encore pour ne pas crier qu'elle en a marre de lui, de devoir être sans arrêt sur son dos, de devoir le remettre en route toutes les cinq minutes. Mais tu crois qu'il n'y a que toi ici ? J'en ai vingt-six. Vingt-six ! Tu entends ? Et pas le temps de m'occuper de toi tout le temps ! Il y a Ali, il y a Rafaël, il y a Sende, il y a Ryan, il y a Emma, il y a que je ne peux pas. Je ne peux pas ne faire que ça, on avance comment le programme sinon ? Hein ? On fait comment, putain ? Je fais comment, moi ? La salle des maîtres est remplie de ces cris et de ces plaintes. On jette un cahier sur la table en levant les yeux au ciel, on se prend à témoin, si les parents ne font rien aussi ! Le cœur de la maîtresse bat plus vite et plus fort. Son sang coule à toute allure, elle pourrait l'entendre comme une grosse rivière dégringoler à travers ses artères. Elle soupire, reprend son souffle, elle a l'habitude, c'est devenu un réflexe de calmer sa

respiration. Abderrahman a remarqué les lèvres pincées presque mordues et ses yeux, comme si elle s'était perdue, qu'elle cherchait son chemin. Alors il baisse la tête le temps de rassembler ses mots puis il se lance : maman m'a fait travailler hier, je suis un peu fort maintenant pour les additions. Un peu fort, il a dit. Pas fort, faut pas exagérer, il sait bien qu'il n'est pas fort, il n'est pas si bête, il a dit un peu fort. Abderrahman est un peu un enfant, un peu perdu, un peu ici, un peu ailleurs, jamais complètement, non jamais complètement. La maîtresse lui sourit, un peu tristement. Un instant on pourrait croire qu'elle va pleurer mais elle est juste un peu fatiguée. Elle le regarde avec son sourire de cent ans et répond que c'est déjà pas si mal un peu fort. Ça le rassure qu'elle ne soit pas fâchée. Il va se concentrer, c'est promis. Même s'il ne comprend pas très bien ce que ça veut dire. La première chose à faire c'est de lâcher le crayon. La maîtresse lui répète Abderrahman, concentre-toi. Et sa mère aussi, Tu écoutes bien la maîtresse, tu te concentres et tout ira bien. Il ne bouge plus. Il l'écoute, il la regarde, les yeux bien ouverts. Derrière lui il entend les jambes et les pieds, il entend les bras et les mains, les bouches, les tables et les chaises, il entend les chaussures et de l'autre côté du mur un vent de voix dans la classe voisine, la craie, la maîtresse qui hausse le ton, elle fait surement de grands gestes. Il entend tout, Abderrahman, et il voit tout aussi, il ne peut pas faire autrement. Il voit Isaac qui lui montre sa poche dans laquelle il a rassemblé ses cartes Pokémon, il voit le sourire de Zack. Bientôt ils courent dans la cour. Abderrahman est le plus rapide, son

corps est le plus agile, il est plus petit aussi. Et puis viendra le moment où il poussera Zack par le bras, et Isaac et Brian. Il les entrainera dans le coin contre le grillage. A l'abri des cris, des bagarres, des insultes. Là, ils échangeront leurs cartes ou ils joueront aux billes. Le temps est un autre temps, enveloppant, apaisé, avant que cette horrible sonnerie ne retentisse qui leur déchire les oreilles, comme pour leur dire qu'apprendre est horrible et déchirant. Abderrahman voit et entend tout. C'est plus fort que lui. Ses yeux et ses oreilles se sont ouverts et ne se sont plus jamais refermés depuis le centre d'hébergement, un ancien magasin de meubles avec huit mètres carrés par famille, séparés par une paroi fine. La lumière y est allumée presque constamment, il n'y a pas de jour, et du bruit, même la nuit, les respirations, les corps qui se retournent, les conversations, les chuchotements, les ronflements, les sanglots étouffés dans le noir. Ceux de sa mère, ceux des autres, écrasés contre les matelas dans la puissante odeur des corps. Les gens des services sociaux, de l'Education Nationale, les gens de la mairie, n'en croyaient pas leurs yeux. Certains murmuraient, incrédules et honteux, *On dirait un poulailler*. Il a gardé le bruit du centre dans les oreilles, une respiration rauque comme celle d'un animal qui ne dormirait jamais et les éclats de lumière dans les yeux, à croire qu'ils se sont imprimés sur sa rétine. Il a encore le bruit du centre d'hébergement, il sent encore son odeur de poussière et de transpiration mêlée aux produits d'entretien. Il suffit d'un rien, un raclement de gorge dans la classe et son cerveau reconnaît, le sol de la cantine tout juste lavé de vieille

eau et son cerveau reconnaît. L'ampoule qui clignote dans le couloir et son cerveau reconnaît.

Il faut qu'il se concentre. Il doit y arriver, ignorer tout ce qui danse et saute et crie dans sa tête. S'il y arrive il aura de bonnes notes et une paire de baskets. Il regarde, émerveillé, celles de la maîtresse. Elles sont argentées, elles brillent. L'autre jour il n'a pas pu s'empêcher, en arrivant près de son bureau pour lui montrer son cahier il a dit *Elles sont trop belles vos chaussures, maîtresse*. Merci, a-t-elle fait distraitemment, j'aimerais bien que mes leçons te plaisent autant. Puis elle lui a lancé un œil sévère.

Sa mère a promis des baskets neuves qui brillent, des baskets de marque. L'autre soir, elle lui a dit Abderrahman, je dois rentrer tard pour mon travail, la voisine vous garde, tu es grand maintenant, tu fais tes devoirs comme je t'ai appris, avec sérieux, tu peux jouer après et puis tu vas au lit et je serai vite là, je viendrai t'embrasser pour que tu dormes bien, c'est important, comme ça tu seras en forme pour apprendre et je serai fière de toi, je serai fière de mon fils. Tu te souviens de ce que je t'ai promis ? Bientôt je prendrai une journée et nous serons tous les deux, Awa restera chez la voisine, nous passerons la journée ensemble, je t'achèterai des baskets, rappelle-toi, mais en attendant tu apprends les poésies, les mots de la dictée. Je la vois jeudi la maîtresse, je veux qu'elle me dise Abderrahman est un garçon sérieux, Abderrahman travaille bien. Elle lui caresse les cheveux en parlant, il sent sa main sur sa tête descendre le long de sa nuque, il attend le baiser

derrière l'oreille, il voudrait bien qu'elle ne s'écarte pas trop tôt, que ses mains ne le lâchent pas trop vite.

Jeudi soir, la mère d'Abderrahman se presse dans les couloirs du métro et dans la rue. Elle est en retard, elle court et son cœur bat, à cause de l'effort et à cause du rendez-vous avec Madame Brunet, de ce qu'elle va lui dire.

Elle lui a montré son cahier. Elle a pris un air las et désolé. Elle a dit que c'était trop faible, qu'il avait du mal à se concentrer, du mal à travailler, dommage, s'il voulait elle est certaine qu'il y arriverait, est-ce qu'elle vérifie les devoirs le soir ? Est-ce qu'elle l'aide ? Quelqu'un d'autre ne pourrait-il pas le faire ? Et l'assistante sociale qu'est-ce qu'elle en dit ? Il existe des associations d'aide aux devoirs. Si elle pouvait au moins signer les cahiers. Oui, c'est un gentil garçon, les autres enfants l'aiment bien, il n'est jamais seul dans la cour, il ne tape jamais, il n'est pas agressif, pas violent, pas comme d'autres avec lesquels on ne sait plus quoi faire, ceux-là c'est un gros problème, mais Abderrahman, non. Sa mère acquiesce, il est sérieux, dès qu'elle peut-elle le fait travailler, hier il les savait les mots de la dictée, il a tout oublié, elle ne comprend pas. La télé, elle fait attention. Mais il y a la petite aussi, et le travail à l'hôpital, le trajet. Heureusement tout va aller mieux maintenant qu'ils ont l'appartement. La maîtresse n'ose pas demander s'il y a un papa. Sur la fiche de renseignement il n'y a que son nom à elle, mais ce bébé qui vient d'arriver il n'est pas venu tout seul ? La mère d'Abderrahman ne dit rien. Elle ne dit

pas qu'elle l'attend, le papa. Il doit les rejoindre bientôt. Si seulement Idriss n'était pas tombé malade au moment où ils ont décidé de partir. Elle remercie, elle promet de faire attention, encore plus, bien sûr, c'est important, ses enfants c'est tout ce qu'elle a, elle fera tout pour qu'ils réussissent. Elle le dit à Abderrahman, il faut travailler pour avoir un bon métier, mais vous savez ce qu'il veut, lui ? Un grand appartement plus tard, voilà ce qu'il veut mon fils, un appartement où nous pourrions être tous. Il ne veut pas être footballeur comme les autres, non, Abderrahman il veut un grand appartement. Et de cela elle est fière, qu'il pense à elle et à sa sœur et pas à être célèbre. Elle salue la maîtresse et quitte l'école d'un pas vif pour être loin, referme son manteau et rentre sa tête dans son col, camoufle l'inquiétude et la fatigue.

Au moment où elle tourne le coin de la rue, la maîtresse contemple sa classe silencieuse. Elle est encore assise à la même place et range lentement ses notes, le cahier d'Abderrahman. Puis elle regarde le soir de novembre sans bouger, ses deux mains croisées sur la table. Elle revoit le visage, les yeux graves et sombres qui la fixent. Elle revoit la tache sur la manche du chemisier et l'inquiétude qui planait comme un oiseau lourd. Alors sans prévenir un sanglot monte du plus profond, aussi imprévisible qu'une pluie d'orage, un sanglot qui jaillit avant même qu'elle ait pu le retenir. La maîtresse, les épaules secouées de spasmes silencieux, presse ses mains sur sa bouche pour étouffer le chagrin qui la submerge et enferme sa tête entre ses coudes.

Au même instant Abderrahman rêve devant son cahier de leçons. Il entend la ville dans le lointain, la télévision allumée dans le salon de la voisine. Il sent la nuit couchée derrière les murs, épaisse et consolante. Bientôt sa mère sera là. Il se lève et va regarder par la fenêtre s'il voit sa silhouette avancer à pas rapides sur le trottoir, lève les yeux au-delà des lampadaires, essaie de distinguer l'ombre de son père faisant rebondir leur vieux ballon sur son genou en riant, dresse l'oreille pour entendre, bien après le périphérique, sa voix lui murmurer qu'il faut dormir, qu'il les rejoindra bientôt et le vent chaud de l'Afrique chanter pour lui.

## L'AUTEURE

Nathalie Barbaras est professeure des écoles et travaille auprès d'élèves en difficulté scolaire. Elle écrit depuis longtemps et vit à Paris où elle anime des ateliers d'écriture. Sa rencontre avec Annette Targowla a constitué une étape dans son parcours en lui faisant découvrir la nouvelle et en l'accompagnant dans cette découverte. Elle s'y consacre aujourd'hui, associant parfois à l'écriture la photographie et les arts plastiques.